

— A 11 heures pile, Francesco Filidei arrive en bas de l'immeuble berlinois où il vit et travaille. Et s'étonne, dans un français impeccable et chantant, de nous trouver devant la porte. Le rendez-vous était fixé ce lundi ? Il avait oublié, mais ce n'est pas un problème, il discutera musique au lieu d'en écrire. Dans les grandes pièces claires, on remarque d'emblée le piano Bechstein, l'imposant écran de l'ordinateur... et le jeu de Subbuteo (football de table) pour l'instant délaissé : « *J'en'ai pas encore trouvé de partenaire* », sourit le compositeur, en préparant des verres d'eau fraîche et des cafés *ristretti*.

Il y a quelques mois, l'Italien, né à Pise en 1973, dans une famille où seul l'oncle était musicien, vivait encore à Paris. C'est en France qu'il a terminé ses études musicales, au Conservatoire de Paris et à l'Ircam (Institut de recherche et coordination acoustique/musique), et qu'il s'est taillé, à force de rigueur et d'imagination, une réputation de musicien aussi complet (il est aussi pianiste et organiste) que ta-

d'interpréter la pièce en écoutant ce qui se passe dans leur propre corps. La construction de *Giordano Bruno* part d'un simple geste, une main qui frappe le bois, bien avant que bois et main deviennent cendres sur le bûcher. « *Tout mon parcours est là-dedans : d'un côté la chair, objet animé, qui donne vie au bois, objet inanimé. Quand j'avais 5 ans, mon grand-père est mort, et ma grand-mère sarde frappait le cerueil avec ce geste très fort, où remontait toute l'histoire de la Sardaigne.* »

Influencé par le compositeur italien Salvatore Sciarrino, Francesco Filidei a longtemps découpé le temps avec des formes courtes où les instruments « traditionnels » échappaient à leur vocation initiale (aucune touche du piano, par exemple, n'était frappée) et où le son se trouvait réduit à l'état de squelette, par besoin vital « *d'interroger et de comprendre le moment où naît la musique, pour questionner celui de [s]a naissance et de [s]a mort* ». Lorsqu'il est arrivé au terme de cet austère processus, « *tous les sons ont explosé* ». Loin du dé-

pouillement initial, ses dernières œuvres pour ensemble ou orchestre manifestent une rutilance, une luxuriance sonore que l'on retrouve dans son opéra. En témoignent ces maquettes qu'il fait écouter sur l'ordinateur, où l'on retrouve ses autres marques de fabrique : l'humour, la révolte, la colère. Ainsi qu'une culture musicale phénoménale, qui se soucie

peu des frontières terrestres et temporelles. Quand on lui demande ce qu'il écoute, Francesco Filidei cite Radiohead, les Beatles, Mahler et – sa passion de toujours – l'opéra italien. Les compositeurs qu'il joue au piano, pour lui-même, sont les grands romantiques : Chopin, Liszt, Rachmaninov...

Dans *Giordano Bruno*, on entend aussi bien les cordes que la guimbarde ou le didjeridoo, et les parties chantées empruntent autant à la *Tosca* de Puccini (l'idole du compositeur) qu'au chant grégorien ou aux messes de Palestrina. A l'instigation du metteur en scène, Antoine Gindt, Francesco Filidei a réservé une large place au chœur, omniprésent sur scène. Il a aussi accepté que « *l'orchestre joue et les chanteurs chantent* », et que l'importance qu'il donnait jusque-là aux gestes des musiciens et des chanteurs laisse place à une dramaturgie plus classiquement opératique. Signe d'apaisement, voire d'assagissement ? Sûrement pas. Francesco Filidei s'apprête à créer, au festival de Donaueschingen, une œuvre pour orchestre baptisée *Killing Bach*. Il y massacre méthodiquement les plus belles pages du Cantor de Leipzig, avec des ballons, des perceuses, des Taser, du mambo et... du Wagner, parce que, explique-t-il, « *c'est la plus belle chose qu'on puisse trouver en musique. Je la tue justement pour retrouver le sens du sacré, dans cette société où la technique et l'économie deviennent plus importantes que la vie même.* » Que cette pièce dérange n'est pas son souci : « *Aujourd'hui la musique est utilisée pour empêcher de penser, comme une drogue. Si on enlevait celle que l'on passe dans les supermarchés, les gens seraient terrorisés ! Le devoir du compositeur est de réveiller l'écoute.* » Nul doute que son *Giordano Bruno* y parviendra. Et incitera peut-être les orchestres français, jusqu'ici fort timides, à faire résonner dans toutes ses dimensions une œuvre désormais reconnue et jouée jusqu'au Japon ●

1 Office allemand d'échanges universitaires.

2 Aucun disque n'a encore été édité, mais on peut découvrir la plupart de ses œuvres sur son site : francescofilidei.com/listen/

L'INGÉNIEUR DU SON

Après avoir dépecé son art jusqu'à l'os, l'Italien avant-gardiste Francesco Filidei redonne de la chair à sa musique dans son nouvel opéra. Sans s'être assagi pour autant. Par Sophie Bourdais

lentueux. Mais le programme « Artistes à Berlin » du Daad 1 lui a proposé pour 2015 une bourse et une résidence dans la capitale allemande. Il en est ravi : « *Tous les jeunes compositeurs sont ici parce que la vie est moins chère. Ce sont eux les ferments, ils ont des idées très bizarres, prennent des risques. C'est plus intéressant d'être en contact avec eux que de rester dans un milieu sûr et rodé.* »

Francesco Filidei tend deux cahiers volumineux. Ils évoquent irrésistiblement ceux qu'il utilise dans *Esercizio di Pazzia II*, instruments de papier tournés et manipulés par quatre musiciens d'une manière à la fois ludique et poignante. Mais ces partitions-là contiennent tout un opéra, prêt à prendre vie à la Casa da música de Porto, puis à Strasbourg, lors du festival Musica. Quatre chanteurs, un chœur de douze voix solistes et un ensemble instrumental y évoquent en douze scènes la pensée et le destin d'un autre Italien, un frère dominicain défroqué à l'esprit brillant et rebelle, qui fut poursuivi par l'Eglise pour déviances philosophico-théologiques, et finalement exécuté en 1600 sur le bûcher de l'Inquisition.

Pourquoi ressusciter Giordano Bruno ? L'œil du compositeur pétille. « *Depuis pas mal de temps, j'avais envie de brûler quelqu'un ! Je pensais plutôt à des sorcières, mais mon librettiste et ami Stefano Busellato m'a parlé de Giordano Bruno.* » Avec Busellato, Filidei a écrit *N.N.* (2009), une pièce pour voix et percussions consacrée à la mort, en mai 1972, du jeune anarchiste Franco Serantini, tué par la police de Pise lors d'une manifestation antifasciste. Quand l'écrivain Nanni Balestrini, qui a écrit sur Serantini, lui donne un texte sur Giordano Bruno, l'intuition se fait évidence. Ne reste plus qu'à trouver la structure musicale adéquate. Pour Filidei, c'est l'essentiel : depuis trente ans qu'il compose 2, toutes ses créations s'inscrivent dans un cadre temporel strictement délimité, dont le respect autorise les expérimentations les plus radicales – comme de distribuer aux auditeurs, pour *Antino* (1999), des bouchons d'oreilles, et de leur demander



À ÉCOUTER

Giordano Bruno,
les 19 et 20
septembre
à Strasbourg,
au festival Musica
(du 17 septembre
au 3 octobre).
Diffusion le
28 septembre sur
France Musique.

**A écouter aussi
pendant Musica :**
la nouvelle version
d'*Inferno*, de Yann
Robin (le 18);
le ciné-concert
autour du *J'accuse*
d'Abel Gance,
musique de Pierre
Schoeller (le 20);
l'opéra *Penthesilea*,
de Pascal Dusapin
(le 26)... www.festivalmusica.org

Une fois n'est
pas coutume,
Francesco Filidei
a accepté que, dans
Giordano Bruno,
« l'orchestre joue
et les chanteurs
chantent ».